

# *L'Ecclésiaste*

louise bottu

*préface de Frédéric Schiffter*  
*traduction de Lemaistre de Sacy*  
*revue et corrigée par*  
*le préfacier*



*La ballade du désespoir*

Frédéric Schiffter



Dans son *Traité théologico-politique*, Spinoza s'applique à montrer, à juste titre, que la plupart des textes compilés dans les *Écritures* sont apocryphes et qu'en matière de superstition le monothéisme des Hébreux ne se distingue pas des autres religions. Seuls les livres sapientiaux lui semblent dignes d'intérêt philosophique pour être moins inspirés par la croyance que par ce qu'il nomme la *lumière naturelle*. Il est remarquable cependant que Spinoza ne réserve qu'une place dérisoire au poème de l'Ecclésiaste. Le seul mérite qu'il accorde à cette œuvre est que son auteur ne croit pas aux miracles. Spinoza, en somme, ne voit dans ce pseudo-Salomon<sup>1</sup> qu'un esprit rationnel dont la pensée théologiquement hétérodoxe expliquerait l'hésitation qu'eurent les

---

1 L'Ecclésiaste est un pseudépigraphe. Les philologues les plus avertis, en particulier Jean Bottéro dans *La Naissance de Dieu* (Folio 1992), pensent que l'auteur masqué de cette supercherie littéraire a probablement vécu au IIe ou au Ier siècle avant J.-C.

docteurs de la foi judaïque à l'intégrer dans le corpus de la Bible.

Une lecture plus sensible de l'Ecclésiaste aurait montré au philosophe que ce n'est pas l'incrédulité du poète à l'égard des miracles qui laissa les rabbins perplexes, mais sa négation de la Providence. Une seule vision l'obsède. À l'évidence, les hommes pâtissent de la Création. Il n'y a nulle entreprise, nulle tâche, la plus estimable comme la plus méprisable, qui ne se heurte à des obstacles, qui ne se solde, tôt ou tard, par un échec, qui ne finisse ensevelie dans le néant et dans l'oubli. Tout ce que les hommes, les justes comme les crapules, font « sous le soleil », s'avère vain. Non que leurs efforts, leurs bienfaits comme leurs crimes, ne soient rien, mais accomplis *pour rien*.

Plus brutal encore que le *De rerum natura* de Lucrèce composé, peut-être, à la même date, le texte de l'Ecclésiaste assène un mauvais coup narcissique aux humains. Quel

fut le dessein de Dieu en créant un monde où leur existence n'a pas plus de sens que celle des animaux<sup>2</sup> ? L'Ecclésiaste ne se pose même pas la question. Il s'en tient à ce qu'il a, dit-il, « observé » et « noté » au cours de ses longues flâneries à travers son époque, sous le soleil. Partout où se posa son regard, il constata la tyrannie de l'absurde. La justice et la paix manquaient, et, quand elles parvenaient à s'instaurer, des calamités de toutes sortes les ruinaient. La tragédie des hommes est que le monde n'est pas fait pour eux et qu'il n'y en a pas d'autre — hormis, peut-être, le Shéol. Au commencement Dieu avait-il ordonné les choses avec un plus grand souci d'harmonie,

---

2 « La destinée des hommes et celle des bêtes sont identiques : comme celles-ci meurent, ceux-là meurent aussi ; ils n'ont tous qu'un souffle de vie ; et les hommes n'ont aucune supériorité sur les bêtes, mais tous ne sont que vanité, tous se rendent au même endroit, tous ont été tirés de la poussière, tous retournent à la poussière. Qui peut savoir si le souffle de vie des hommes monterait en haut à la mort, tandis que celui des bêtes descendrait en bas vers la terre ? » Trad. Jean Bottéro, op. cit. p. 308.

comme le laisse entendre le récit de la Genèse ? Pour vivre ainsi à présent, les hommes payeraient-ils la faute d'Adam et Ève ? Jamais l'Ecclésiaste ne se réfère à la Chute. La Thora n'est pas son livre de chevet. Les considérations morales l'indiffèrent. Depuis que le soleil se lève et se couche, depuis que les vents tournoient dans tous les sens, depuis que les fleuves vont à la mer sans jamais la remplir, le seul péché dont les humains se rendent coupables génération après génération est celui de naître et leur châtement celui de vivre ensemble — en familles, en cités, en nations —, tout en s'adonnant sans repos, sous le regard impassible de Dieu, à l'assouvissement de leurs désirs égoïstes, belliqueux, destructeurs. « J'ai loué les morts parce qu'ils ne sont plus de ce monde et plaint les vivants qui continuent d'y être. Celui qui n'a pas existé, je l'ai jugé plus chanceux que tous. »



Percevant la réalité psychologique, comme la réalité extérieure, sous l'*attribut de l'étendue*, Spinoza se mit en tête de définir les affects comme s'ils étaient « des lignes, des surfaces et des solides<sup>3</sup> ». Pareille fibre de géomètre lui interdisait de goûter le sobre et percutant lyrisme de l'Ecclésiaste. Si à la liste des « passions tristes » il avait ajouté le blasement du poète, quelle définition lui réservait-il ? Ni affliction, ni abattement, ni même mélancolie, l'humeur de l'Ecclésiaste rappelle l'Umour de Jacques Vaché, ce « sentiment de l'inutilité théâtrale et sans joie de tout ». Spinoza songea-t-il que, peu disposé à l'allégresse, à l'enthousiasme, à l'entrain, le faux Salomon ne cessa, sa vie durant, de passer à une *moindre perfection* ?

La « perfection » ... Le lecteur attentif de l'*Éthique* ne laisse pas de s'interroger quand Spinoza attribue cette qualité d'être aux âmes joyeuses pour en priver les âmes tristes.

---

<sup>3</sup> *Éthique* III, préambule.

Il ne peut se garder d'y voir l'argument d'une anthropologie *éthiquement correcte*. Selon Spinoza, la joie intensifierait le *conatus* — l'effort de persévérer dans l'existence, principe de perfection —, la tristesse l'entraverait. D'un côté, les joyeux, actifs, existeraient plus et mieux, de l'autre, les tristes, passifs, existeraient moins et plus mal. Les premiers rempliraient les conditions d'aptitude à la sagesse, les seconds se rangeraient dans la catégorie des insensés. « Il y a un temps pour se réjouir, un temps pour s'attrister », rétorquerait l'Ecclésiaste à Spinoza sans se préoccuper de savoir si, par là, notre vie oscillerait d'une « plus grande à une moindre perfection », ni d'établir une réforme de l'entendement conduisant à une « joie pure » de la connaissance. Car, s'il y a un temps pour raisonner, il y a aussi un temps pour déraisonner. Et, à supposer qu'un humain se consacre à la recherche d'un « amour intellectuel de Dieu »,